

**RETROUVEZ LA TOTALITÉ DES ARTICLES SUR :**

<http://www.academie-gaullisme.fr/> COURRIEL : [acadgaul1@free.fr](mailto:acadgaul1@free.fr)

*Prochain numéro de 18 Juin en septembre.*

*Bel été à toutes et à tous.*

*Les dîners-débats de l'Académie du Gaullisme reprennent force et vigueur,  
envoyez votre réservation pour celui du mardi 13 septembre.*

## CAVEANT CONSULES !

par Luc BEYER DE RYKE,

« *Le Président a-t-il encore sa connaissance ? Non, elle vient de quitter l'Élysée...* »

ON connaît l'histoire et la réplique dignes d'un vaudeville à caleçon à la mort de Félix Faure.

C'est à ce style Bouvard et Pécuchet que l'on aurait pu s'attendre si le favori des sondages... et du Parti Socialiste s'était installé à l'Élysée.

Aujourd'hui au PS nombre de celles et ceux qui le soutenaient montrent des mines de bigotes et susurrent comme des punaises de sacristie « *heureusement que cela s'est passé avant, vous vous rendez compte !* ».

C'est là, pour paraphraser Thomas de Quincey « cultiver l'hypocrisie comme un des beaux-arts ».

*Suite page 2*

## RETOUR DE CUBA

par Georges AIMÉ

PARCOURIR les avenues et les rues de la capitale cubaine c'est comprendre pourquoi lorsque le passé n'éclaire pas le présent l'avenir est dans les ténèbres.

Ce musée en plein air où se côtoient vestiges d'un passé glorieux et ruines annoncées d'un avenir incertain laisse le visiteur, soucieux de ne pas se laisser influencer par les propos dithyrambiques de voyageurs en mal de clients, de nostalgiques des nuits cubaines où *mojito* et Hemingway ne font plus qu'un et d'inconditionnels du marxisme, perplexe et pour tout dire avec un immense sentiment de gâchis.

Ne pas entretenir ce qui rappelle la période pré-castriste peut, après tout, être une attitude mais alors il eût mieux fallu tout démolir... Façades fantomatiques, squelettes flamboyants de *palacio*, vous nous rappelez à chaque détour que vous étiez les témoins de la « Perle des Caraïbes ».

Puissance coloniale du XVII<sup>e</sup> siècle, bourgeoisie du XIX<sup>e</sup> siècle, pompe de la République, société des plaisirs du Vetado, toutes ces époques ont imprimé leurs marques. Souvenir d'un temps où à La Havane tout était permis, audaces artistiques et architecturales, excès, extravagances, trafics en tout genre et argent roi. La Révolution a tout renié... et les *Habaneros* essaient de vivre

les pieds dans les ruines d'un passé combattu, la tête dans un présent où la *période spéciale* s'éternise et avec l'espoir d'un autre futur pour leurs enfants.

Curieuse destinée pour les dirigeants de ce pays aujourd'hui obligés d'entretenir maison et bateau d'un écrivain étatsunien, d'exhiber ce qui reste de fauteuils et chaises défoncés datant de l'époque coloniale, oripeaux d'un passé honni, pour développer un tourisme pourvoyeur d'emplois et source de devises.

Cette population, instruite, éduquée et conditionnée par un modèle que Fidel Castro considère lui-même comme étant devenu chimérique ne se satisfait plus de promesses assurant des lendemains enchanteurs. Ici, comme ailleurs, internet – même si la toile est contrôlée – et les touristes exacerbent cette lancinante envie de liberté.

Les acquis incontestables de la Révolution – principalement l'enseignement et la santé – ne suffisent plus à satisfaire une jeunesse avide, à juste titre, de pouvoir exercer les métiers pour lesquels elle a fait des études et les mères de famille en ont assez de se poser tous les matins la même question : « *Que vais-je trouver au marché et qu'allons-nous manger ?* ».

Carnet de rationnement, double

*Suite page 2*

### Sommaire

Pages	
1, 2	Luc BEYER DE RYKE
1, 2,	Georges AIMÉ
3, 4, 5	Paul KLOBOUKOFF
5	FLORILÈGE
6	Christine ALFARGE
7	COURRIER DES LECTEURS
8 à 13	Vargas LLOSA
14	DÎNERS-DÉBATS P. JURGENSEN - L. PINSOLLE H. CONZE - J.-D. GIULIANI

**CAVEANT CONSULES !...(SUITE)**

Je n'entends instruire ni à charge ni à décharge une affaire où les présomptions sont fortes mais dont beaucoup d'éléments nous échappent.

Par contre la personnalité de DSK était connue. Ses qualités, son intelligence, son savoir-faire, mais tout autant ses pulsions irrésistibles pour le beau sexe. Aujourd'hui les rédactions, les assemblées politiques, les salons bruissent comme des volières où chacun a « son » histoire à raconter. On en remet.

Reste que DSK lui-même savait, et il l'a dit, que s'il se lançait dans la compétition il aurait à affronter l'évocation de sa vie agitée. Loin de moi l'idée de jouer au père la vertu. Que Valéry Giscard d'Estaing passait pour faire le mur à l'Élysée et que François Mitterrand avait une double vie attirait tout au plus un sourire, une remarque et les regardait. Seuls.

C'était très bien ainsi. Pour autant que chacun témoigne d'une discrétion de « bon aloi » comme eut dit le Général de Gaulle, personne n'y a rien à redire. Et pour ma part je me sens peu enclin à prôner ce puritanisme anglo-saxon qui pourrit la vie et rend l'hypocrisie plus hypocrite encore. En toute chose il faut raison garder. L'affaire DSK est à la fois un défi à la mesure et à l'équité.

Sans nous prononcer sur le fond, le traitement infligé, l'humiliation des menottes et la parade d'un condamné avant jugement demeurera dans les mémoires et d'abord dans la mémoire visuelle. Comme l'enfermement à Rikers Island, cet Alcatraz newyorkais. Mais en contrepoint, ce

qui choque également, c'est la prison dorée, la résidence de luxe due à la fortune d'Anne Sinclair. Tout est démesure.

En regard, le village peul, dont est originaire la plaignante, offre la cacophonie, le chaos de la mondialisation.

Le voilà, à travers un dossier sordide de droit commun, le choc des civilisations. Mais c'est aussi une image ravageuse, destructrice du monde politique. Sans exonérer qui que ce soit, sans oublier le clinquant du sarkozysme, n'est-il pas hallucinant de voir l'ancien parti de Jaurès se choisir comme favori ce qu'en d'autres temps, le duc d'Orléans appelait la « fortune anonyme et vagabonde ». Il est loisible à chacun de se définir politiquement, économiquement. Ici, nous nous inspirons de la pensée du général de Gaulle et des lignes de force qui inspirèrent son action.

On peut nous rejoindre ou différer d'opinion. Là n'est pas la question dans les propos qui nous inspire. Ce que j'entends mettre en exergue, c'est le gouffre qui sépare l'idée que se faisait de la France, et donc de l'État, le Général de Gaulle et celle qui anime aujourd'hui une certaine classe politique. Quelque fussent ses talents et son entregent.

L'affaire DSK projette sur l'univers politique devenu le nôtre une lumière crue et cruelle. Une lumière si aveuglante qu'elle explique à défaut de les justifier tous les populismes. Le vieil adage romain retrouve dès lors son actualité et son exigence.

*Caveant consules ! Prenez garde consuls !* ■

**RETOUR DE CUBA...(SUITE)**

monnaie, friches industrielles, agriculture et pêche à l'agonie vont devenir sujets d'angoisse pour les 1.300.000 fonctionnaires que l'État s'apprête à licencier... en les encourageant à faire « des petits boulots » allant de la location aux touristes de chambres d'hôtes au photographe de mariages en passant par le système D.

Les affiches et autres panneaux vantant le Régime ne sont que du papier imprimé sans valeur et les slogans trop entendus des paroles vides de sens.

Fidel et ses compagnons, pour justifier leur politique, ont mis en avant Marti et Guevara, cela ne suffit plus. Les gens ayant participé à la Révolution disparaissent et leurs enfants qui n'ont connu que ce Régime aspirent à autre chose.

Certes, ils sont respectueux de ce qui a été fait mais ils attendent avec impatience la fin d'un règne devenu trop

long et trop décalé par rapport à leurs aspirations.

Faire la chasse aux euros non pour se payer le superflu mais l'essentiel ne saurait perdurer bien longtemps.

Les dogmes, quels qu'ils soient, s'ils ne se remettent pas en question et ne tiennent pas compte des évolutions sont appelés à disparaître de quelque façon que ce soit.

Le blocus étasunien et la chute de l'empire soviétique n'expliquent pas tout !

Alors, Messieurs les hiérarques cubains, laissez votre place à des gens qui respecteront une partie de votre œuvre mais qui s'engageront dans la voie d'un renouveau que votre aveuglement idéologique vous a empêchés d'entreprendre.

Sinon, sinon... il ne restera rien de votre Histoire ■

# LES QUOTAS, LE SÉLECTIONNEUR, LA TAUPE ET LE BOUC ÉMISSAIRE

par Paul KLOBOUKOFF

## Quel scandale raciste !?

**M**ÉDIAPART avait déclenché dans les premiers jours de mai 2011 un tintamarre médiatique en « dénonçant » ce qui est devenu « le scandale des quotas » et aussi « l'affaire Laurent Blanc », sélectionneur de l'équipe de foot française. Pièce à conviction : un enregistrement clandestin de propos tenus par des participants à une réunion de la Direction technique nationale du football ayant eu lieu au mois de novembre 2010. Cet enregistrement, piège prémédité faisait suite, selon son auteur, aussi baptisé « la taupe » par des médias, à des paroles racistes, prononcées lors d'une réunion précédente. L'auteur voulait informer, preuves à l'appui, les dirigeants de cette dérive néfaste... et inacceptable pour un ardent défenseur des minorités. L'enregistrement a alors été remis à un haut dirigeant de la fédération... et « enterré », semble-t-il. Comment et pourquoi s'est-il (original ou double ?) retrouvé chez *Médiapart* et est-il réapparu six mois après... à l'approche d'élections disputées à la tête de la fédération ? Mystère, resté entier, malgré les deux enquêtes diligentées par la fédération elle-même et par le ministère des Sports. Mais peu importe, puisque l'accusation, la dénonciation, la délation, la diffamation, la condamnation sont devenues des « Valeurs de la République », et qu'il ne faut surtout pas décourager leurs auteurs, les propagateurs et les amplificateurs.

Le point de départ de la discussion « à huis clos » incriminée, était une question suscitée par la bi nationalité de joueurs qui ont bénéficié d'une formation gratuite de qualité dans un centre national, ont pu être sélectionnés dans les équipes de France juniors et/ou espoirs, puis, par la suite, être retenus et jouer des matches internationaux dans des équipes étrangères correspondant à leur autre nationalité. Leur proportion ne serait pas négligeable parmi les effectifs de bi nationaux considérés. Une interrogation sur le sujet de la bi nationalité mériterait de dépasser largement le seul domaine du foot, car il concerne toute notre société où la bi nationalité se répand, porteuse de frustrations, de revendications, ainsi que « d'inégalités » entre des citoyens uni ou multinationaux. Il semblerait, d'ailleurs que le Gouvernement ne soit pas très favorable à la prolifération des cumuls de nationalités, et un projet de « réforme » serait à l'étude. Mais, après les couacs récents des « débats » sur la nationalité, mieux vaut avancer à pas de loup. Aussi, les Autorités, les enquêteurs de l'affaire et les médias ont-ils éludé le sujet. Ce dernier reviendra probablement d'ici les élections de 2012, et il ne sera pas limité au sport. Quant au mini problème soulevé dans le football (depuis plusieurs années déjà, semble-t-il), la Fédération internationale de football association (FIFA) clarifierait la situation en précisant combien de joueurs binationaux peuvent être sélectionnés dans une équipe nationale, d'une part, et si un joueur peut être alternativement ou successivement un membre de deux équipes nationales différentes, d'autre part ?

Politiquement déconseillé, le sujet a sans doute aussi été jugé trop peu excitant pour les médias et les autres amateurs et/ou fanatiques de « buzz ». Aussi, dans la confusion, les attaques contre les membres du comité national et la fédération se sont d'emblée déplacées sur les terrains du racisme et des quotas discriminatoires à l'encontre des jeunes des minorités, car la question de l'institution éventuelle ou la pratique de quotas à l'entrée des centres de formation avait été abordée à la réunion de novembre 2010. Le principe n'avait, semble-t-il, pas soulevé d'objection majeure de la part des présents et avait plutôt recueilli un certain assentiment. Indignation, donc, spécialement d'icônes de l'antiracisme médiatisées et de leurs thuriféraires. Hauts cris, condamnations sans appel, surtout par quelques anciens joueurs emblématiques de l'équipe de France « black, blanc, beur » de 1998, qui ont cloué au pilori le comité, la fédération et Laurent Blanc. Ce dernier avait eu le malheur de constater que s'il y avait besoin de joueurs « costauds », il fallait chercher du côté des « blacks ». Flatteur pour eux ? Non. Manifestation manifeste de racisme ! Aggravée par le fait qu'un peu plus de technicité de nos équipes nationales aurait aussi été jugé utile.

Alors, il fallait que les politiques s'en mêlent et s'emmêlent. Aux critiques et accusations d'habituels protestataires de gauche et de leurs sympathisants se sont jointes celles de « mouille cols » (avec et sans contrepèterie ?) du centre et de droite perméables aux « qu'en dira-t-on » divers. Et le ministère des Sports a exprimé un avis sévère, ouvrant la voie à la suspension immédiate par la fédération du sieur Blaquart, organisateur et animateur de la réunion. Bouc émissaire rapidement désigné, l'impétrant n'a pas tardé à « reconnaître ses erreurs » et à se confondre... en excuses. Mais, dans la chaleur du début mai, cela n'était pas suffisant pour les plus virulents et les convaincus d'office. Il fallait que LB paie et s'agenouille, qu'il en voie de toutes les couleurs. Le racisme et la discrimination ne pouvaient pas rester impunis dans notre démocratie républicaine. On a même entendu dire que les Français, en général, étaient racistes.

En faisant plus ou moins ouvertement et franchement procès insistant de racisme à Laurent Blanc, les « antiracistes proclamés » et les médias qui leur ont servi de hauts-parleurs ont poussé le bouchon un peu loin et commis des erreurs... salutaires, en fin de compte. Telles ces attaques contre LB, démesurées par rapport aux faits reprochés. Elles ont provoqué des contre-attaques, des déclarations, médiatisées aussi, de la part de personnalités et de membres éminents de l'ex équipe de France se portant solidaires de LB. Jusqu'à Zinédine Zidane en personne, témoin de moralité prestigieux, qui est venu confirmer que Laurent n'était pas raciste. Le vent a-t-il tourné alors ? Une autre erreur fatale a été de s'en prendre au sélectionneur de l'équipe de France de foot, désigné après la déroute d'août en Afrique du sud... plébiscité jusque-là et « porteur des espoirs de toute une nation » pour la

## LES QUOTAS, LE SÉLECTIONNEUR, LA TAUPE ET LE BOUC ÉMISSAIRE... (SUITE)

reconstruction et le renouveau de son équipe. Laurent Blanc n'est pas une cible aussi isolée et vulnérable que M. Domenech ou qu'un quidam. Qu'on se le tienne pour dit !

Après une prise de conscience (assez tardive) de la ministre des Sports, il aura fallu deux enquêtes pour décider qu'il n'y pas d'affaire de quotas, inexistantes à ce jour, que LB, qui a aussi formulé des excuses pour le cas où il aurait « heurté certaines susceptibilités », n'est pas raciste et n'encourt aucune sanction. Il est prié avec ferveur de rester à son poste. M. Blaquart reste suspendu. La fédération doit régler les questions organisationnelles et disciplinaires.

Fin de la récréation ! Pas de procès au civil ou au pénal, pas de condamnations autres que celle du bouc émissaire en vue. Peut-être que la taupe sera affectée par un changement d'affectation. Pas de « scandale discriminatoire et raciste ». Incompréhension, déception, dépit de médias pris complètement à contre-pieds dans leur tentative *lobbyiste* d'influencer les Autorités et l'opinion. Silence radio et télé depuis le 11 mai, après une quinzaine de jours d'acharnement médiatique... inopportun et totalement improductif. Nuisible.

Dans cette « affaire » montée en épingle, l'évocation de « quotas », à laquelle des âmes pures et bien intentionnées n'ont pas manqué d'accoler « ethniques », a joué un rôle de détonateur et de polarisateur d'accusations de racisme et de discrimination. Condamnés, les quotas, de but en blanc, forcément néfastes, pour la diversité, en particulier. Pourtant, l'instauration et l'usage de quotas se répandent dans notre pays, sous la pression de partis politiques et d'associations qui, voulant aider ou favoriser certaines catégories de personnes, ne craignent pas de créer des discriminations portant atteinte à d'autres citoyens, à leurs droits, à leurs libertés.

### Des quotas à toutes les sauces en France et dans l'Union européenne

Il existe bien des quotas en matière d'immigration tendant, notamment, à limiter les entrées motivées par le regroupement familial, d'un côté, et à « sélectionner » des travailleurs qualifiés dans des domaines où les candidatures à l'emploi sont jugées (avant tout par le patronat) insuffisantes en France, d'un autre côté.

Les quotas sont employés de plus en plus systématiquement par les Autorités pour « promouvoir l'égalité, la parité hommes-femmes » dans la vie politique, économique et sociale en France et en Europe. Il s'agit « d'opérer » en très peu de temps des changements institutionnels et de comportements que des siècles d'évolutions (et de révolutions) ne réalisent que trop lentement au goût de « réformateurs » pressés ou débordés par des lobbies en France et en Europe.

Dès le 6 juin 2000, une loi sur « la parité » a contraint les partis **politiques** français à présenter autant de femmes que d'hommes lors des scrutins de listes. Des sanctions financières pénalisent les partis qui ne respectent pas la parité de leurs candidats pour les législatives. Faisant un pas de plus, la loi du 11 avril 2003 a imposé l'alternance stricte hommes-femmes aux élections régionales et européennes. Par une loi du 31 janvier 2007, la même contrainte a été imposée dans les listes électorales municipales (communes de 3.500 habitants et plus) ; elle oblige aussi à la parité dans les exécutifs régionaux et municipaux.

Par la loi constitutionnelle du 23 juillet 2008, l'article 1 de la Constitution a été modifié pour « favoriser l'égal accès des femmes et des hommes aux mandats électoraux et fonctions électives, **ainsi qu'aux responsabilités professionnelles et sociales...** ». Il n'en fallait pas plus pour laisser entendre que la parité hommes-femmes pouvait être légitimement imposée partout. Sans opposition vraiment résolue, « en avant toutes » donc.

Le site *Heteromo.org* indiquait le 27 janvier 2011 qu'après la loi instaurant un objectif de 40 % de femmes dans les grandes entreprises (loi du 20 janvier 2011), une députée UMP prônait des « objectifs clairs et contraignants » de désignation de femmes aux postes de direction dans la fonction publique. On se dirigerait aussi vers la fixation de quotas (30 à 40 % ?) de préfètes et d'ambassadrices... à court moyen terme.

Pour de hauts dirigeants de l'UE « faire un meilleur usage des talents des femmes n'est pas seulement une question d'égalité et d'équité. C'est une question d'efficacité économique », a rapporté le site *lesoir.be* le 1<sup>er</sup> mars 2011. S'appuyant sur des affirmations aussi peu convaincantes qu'étayées, l'UE entendrait instaurer aussi des quotas de femmes dirigeantes dans les entreprises européennes. Pourquoi pas un objectif de 30 % en 2015 ? Moyennant éventuelle coercition, bien sûr. Et tant pis pour les

*Suite page 5*

Académie du Gaullisme  
B.P. 48, 94700 Maisons-Alfort  
acadgaul1@free.fr

### BULLETIN D'ADHÉSION 2011 ET D'ABONNEMENT À "18 JUIN"

à retourner à Académie du Gaullisme, B.P. 48 - 94702 Maisons-Alfort

Nom et Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_

Tél. \_\_\_\_\_ Courriel \_\_\_\_\_ Date de naissance \_\_\_\_\_

Cotisation  + de 25 ans : 35 € •  - de 25 ans : 16 € •  Couple : 39 € •  Membre bienfaiteur : à partir de 75 € (établir votre chèque à l'ordre de l'Académie du Gaullisme)

**LES QUOTAS, LE SÉLECTIONNEUR, LA TAUPE ET LE BOUC ÉMISSAIRE...(SUITE)**

femmes qui auraient d'autres opinions et/ou qui se sentiraient dévalorisées par une telle « protection ».

Dans l'enseignement supérieur, la résistance aux quotas est plus déterminée. Le « modèle » proposé avec les quotas de Sciences Po n'a pas fait école. Et les pressions exercées, en 2010 notamment, pour que l'État impose aux grandes écoles (GE) des quotas de 30 % de boursiers n'ont pas abouti. La conférence des GE a désapprouvé la notion de « quotas » et réaffirmé que les niveaux des concours devaient être les mêmes pour tous. Preuve que la fixation de quotas n'est pas perçue par tous comme la potion magique pour établir « l'égalité des chances ».

Autres exemples, pèle-mêle : des quotas sont fixés chaque année pour les instituts de formation en soins infirmiers ; des quotas d'embauche le sont en faveur de personnes handicapées, non sans pénalités financières à la clé ; le Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) régit les quotas de diffusion des chansons d'expression française ; en matière de logement social la loi SRU impose un quota, contesté, de 20 % aux communes, et des pénalités aux récalcitrantes ; des quotas de PV pour stationnement illicite et contraventions routières seraient, légalement, imposés aux agents ; au niveau international des « quotas carbone » autorisant l'émission de dioxyde de carbone ont été institués, négociables et échangeables en « bourse », pour le plus grand bien de la planète, sans doute ; des quotas sont censés protéger la filière comté de la surproduction ; n'oublions pas les quotas laitiers et de jachère de l'UE, ceux des pêches du cabillaud, des harengs, des langoustines, du thon rouge... comme bien d'autres encore.

Devant cette prolifération tous azimuts de quotas, de portée variable, de buts, de légitimité et d'intérêts inégaux, pourquoi criminaliser toute discussion, évocation, idée de quotas dans les domaines du foot et/ou de la formation ? Visiblement, on s'est oublié et on a pris le racisme et la discrimination comme alibis. À force de crier « au loup » sans raisons valables, afin d'ameuter les populations, le « ras-le-bol » gagne et celles-ci ne croient plus aux alertes, même criées plus fort. Le risque croît aussi de provoquer des réactions hostiles... durablement... parmi la majorité silencieuse. Les réactions affichées sur Internet à la suite d'articles consacrés à ces questions sont assez édifiantes. Attention, donc, aux pompiers pyromanes, aux dangers d'excès d'antiracisme, ainsi qu'à ceux d'une multiplication disproportionnée d'instances publiques et privées, d'associations et d'initiatives individuelles plus ou moins répressives ou agressives. Mieux vaut faire davantage confiance à la Justice et à ses représentants.

Quant aux quotas, ils constituent d'abord, à mes yeux, des aveux de faiblesse, d'impuissance à résoudre autrement que par la contrainte des difficultés, des « inégalités », des problèmes, réels, discutables ou imaginaires, pour lesquels « on » veut faire bouger les lignes. Trop souvent des quotas portent des discriminations, que leurs instigateurs veulent à priori positives... pour les uns. Dans la réalité elles sont aussi négatives pour d'autres. Sauf cas exceptionnels, il est nettement préférable de rechercher d'autres solutions, associer largement les populations aux choix qui les concernent... et non décider en vases clos technocratiques.

Nous ne devons pas nous enfermer, nous enfermer dans une « démocratie des quotas ».

**FLORILÈGE**

Quand le moment est venu, l'heure est arrivée. *Raymond Barre.*

Même en avion, nous serons tous dans le même bateau.

*Jacques Toubon.*

La droite et la gauche, ce n'est pas la même chose. *Pierre Mauroy.*

Voici que s'avance l'immobilisme et nous ne savons pas comment l'arrêter. *Edgar Faure.*

Saint Louis rendait la justice sous un chêne ; Pierre Arpailange la rend comme un gland. *André Santini.*

Les socialistes aiment tellement les pauvres qu'ils en fabriquent. *Jacques Godfrain.*

Je me demande si l'on n'en a pas trop fait pour les obsèques de François Mitterrand. Je ne me souviens pas qu'on en ait fait autant pour Giscard». *André Santini.*

La meilleure façon de résoudre le chômage, c'est de travailler. *Raymond Barre.*

Il est plus facile de céder son siège à une femme dans l'autobus qu'à l'Assemblée nationale. *Laurent Fabius.*

Villepin fait tout, je fais le reste. *Renaud Muselier.*

Cette semaine, le gouvernement fait un sans faute ; il est vrai que nous ne sommes que mardi. *F. Goulard.*

Il doit bien rester un angle de tir pour la paix. *Bernard Kouchner.*

Mamère Noël est une ordure. *Michel Charasse.*

La moitié du nuage d'ozone qui sévit dans la région parisienne est d'importation anglaise et allemande. *Roselyne Bachelot.*

C'est l'union d'un postier... et d'une timbrée. *Dominique Strauss-Kahn, à propos de l'alliance LO-LCR.*

À mon âge, l'immortalité est devenue... une valeur-refuge. *Valéry Giscard d'Estaing, reçu à l'Académie Française.*

Je ne suis candidat à rien. *Nicolas Sarkozy.*

C'est un texte facilement lisible, limpide et assez joliment écrit : je le dis d'autant plus aisément...

que c'est moi qui l'ai écrit. *Valéry Giscard d'Estaing au sujet du projet de Constitution européenne.*

C'est une bonne idée d'avoir choisi le référendum, à condition que la réponse soit oui. *Valéry Giscard d'Estaing au sujet du projet de Constitution européenne.*

Si Bush et Thatcher avaient eu un enfant ensemble, ils l'auraient appelé Sarkozy. *Robert Hue.*

J'étais partisan du non, mais face à la montée du non, je vote oui. *Manuel Valls.*

Que l'on soit pour ou contre la Turquie, on ne pourra pas changer l'endroit où elle se trouve. *Michel Barnier.*

Les veuves vivent plus longtemps que leurs conjoints. *Jean-Pierre Raffarin.*

Le pétrole est une ressource inépuisable... qui va se faire de plus en plus rare. *Dominique de Villepin.*

Même quand je ne dis rien, cela fait du bruit. *Ségolène Royal.*

# LES DÉFIS D'UN NOUVEAU MONDE

par Christine ALFARGE

*« Des engagements pour l'avenir, dans un contexte mondial fragile. »*

**C**ONFRONTÉS à un environnement en mutation, nous devons, avec la plus grande acuité, faire preuve d'une très grande capacité d'adaptation et d'anticipation pour garder notre rang de grande puissance parmi les autres puissances internationales. Il s'agit d'une veille stratégique permanente. Faut-il rappeler qu'à son époque le Général de Gaulle fit preuve d'une clairvoyance exceptionnelle notamment au sujet de la dissuasion nucléaire dont les décisions politiques allaient engager le destin de la France comme une nation indépendante, libre et responsable de ses actes. L'une des conditions nécessaires à cette autonomie des décisions politiques résidait dans la capacité d'assumer avec ses propres moyens la défense de son territoire contre les agressions militaires directes qui remettraient en cause sa survie.

## La stratégie nucléaire française.

La politique française de défense nationale engagée dès les débuts de la V<sup>e</sup> République, avec pour composante essentielle la force de dissuasion nucléaire, demeurera inchangée avec les successeurs du Général de Gaulle, malgré le changement de contexte international. Les réalisations françaises au niveau de la force nucléaire, de 1960 à 1980, sont significatives, par exemple les forces aériennes stratégiques, composées de *Mirage IV*, les missiles balistiques, les armes nucléaires tactiques ainsi que le développement de la force océanique stratégique, décidé par le Général de Gaulle depuis mars 1968. En 1978, la construction d'un sixième sous-marin nucléaire *L'Inflexible*, sera ordonnée par le Président Giscard d'Estaing. Les progrès spectaculaires de l'armement nucléaire français classe la France à la troisième place des puissances nucléaires, derrière les États-Unis et l'URSS, mais avant la Grande-Bretagne. Grâce au choix du nucléaire, le Général de Gaulle a non seulement permis la construction d'une infrastructure gigantesque pour l'utilisation de l'énergie nucléaire à des fins pacifiques, mais il a réussi à obtenir la reconnaissance des Alliés ainsi qu'un statut pour la France de membre permanent au Conseil de sécurité des Nations unies parmi les cinq puissances nucléaires déclarées lui permettant de peser de tout son poids sur les relations internationales.

Les polémiques au sujet de la stratégie nucléaire française considérées sous l'angle de sa crédibilité et de son efficacité, sont souvent de simples spéculations stratégiques et doivent laisser la place au vrai débat sur les besoins énergétiques de la France voire de toute la planète.

## Quels sont les choix stratégiques énergétiques à développer ?

Le monde est entré dans une nouvelle ère caractérisée par des changements majeurs. D'abord, la concentration urbaine, 75 % de la population mondiale vivra dans les villes en 2040 (contre 50 % en 2006). Ensuite, la rareté des ressources, particulièrement les ressources fossiles, tout comme la nécessaire prise en compte du risque climatique, impose de « décarboner » l'énergie et donc de

recourir de façon accrue au nucléaire et aux énergies renouvelables, au premier rang desquelles l'hydraulique. L'origine de la production électrique dans l'Union européenne des vingt-sept se répartit entre le nucléaire (30 %), le charbon (29 %), le gaz et le fuel (25 %), l'hydraulique (10 %) et les autres énergies renouvelables (6 %). Troisièmement, les pôles du développement mondial se sont déplacés vers l'Est et le Sud : le monde compte désormais plusieurs centres de gravité. Il n'est plus question que toutes les technologies soient aux pays riches et que les autres les attendent. Il existe une dualité entre le réchauffement climatique qui impose de restreindre les émissions de CO<sup>2</sup> et la démographie et le développement économique venant de Chine, d'Inde et des autres pays émergents qui font craindre des pénuries. La demande mondiale a augmenté ces dernières années de 2 % par an, elle pourrait diminuer autour de 1,5 %, si les mesures d'économies d'énergies préconisées par les gouvernements lors des sommets sont respectées. Dans un marché européen de plus en plus ouvert, les grands groupes énergétiques s'organisent pour faire face à une concurrence qui se déploie désormais à l'échelle internationale afin de répondre à trois grands enjeux : les prix, la sécurité d'approvisionnement et le changement climatique. Au total, les grands opérateurs sont désormais conduits à investir chacun plus de dix milliards d'euros par an au service d'un projet industriel qui entre dans « l'ère du bas carbone ».

## La stratégie économique et financière.

Parmi les problèmes nécessitant également une réflexion sérieuse, la dette publique qui continue d'augmenter, pourrait atteindre 100 % du PIB en 2015. Les déficits du commerce extérieur (3,5 % du PIB) et de la balance des paiements (3,6 du PIB) se trouvent à des niveaux jamais atteints même lors de la crise de 1983. Le contexte international est fragile, la croissance économique mondiale peut s'effondrer à tout moment. Il est urgent pour notre pays d'avoir un débat de fond et agir sur les leviers dont il dispose en particulier sur sa dette publique et sa compétitivité afin de redonner notamment ses lettres de noblesse à l'école, la formation des salariés et des chômeurs, la recherche dans les entreprises. Il faut porter haut les valeurs du service public, même si elle s'apparente davantage au progrès technologique, l'innovation doit investir tout autant les champs commercial, économique et social. Enfin redonner aux métiers de l'industrie l'importance et la place qu'ils méritent.

*Dans un avenir à court terme, plusieurs questions se posent notamment sur les politiques industrielles à mener en France et en Europe face à la mondialisation. L'Union européenne a-t-elle les moyens de mener une politique énergétique commune ? La question militaire se pose également dans un contexte mondial chaotique où les frontières ne demeurent pas infranchissables. De quelle armée voulons-nous, pour quelle défense ? À l'instar de la pensée du Général de Gaulle, « les Alliés européens doivent conserver leur indépendance et son élément essentiel, la défense nationale, tout en prenant leurs responsabilités pour une défense commune ». Concilier les démarches environnementales avec le développement économique et la cohésion sociale constitue un engagement pour notre avenir et celui des générations qui vont suivre. Notre souci quotidien est de répondre aux grandes questions du futur par des choix stratégiques qui sont à notre portée.* ■

## COURRIER DES LECTEURS

### LES MILIEUX « BIEN INFORMÉS »

Terribles les « milieux bien informés » ! Ainsi on nous refait le coup de la double vie de François Mitterrand pour ne citer que ce celui-là. *Comment, vous ne saviez pas, mais enfin les milieux bien informés connaissent depuis longtemps la pathologie qui accable ce pauvre DSK.* Si tel est le cas, ce microcosme est, lui, sûrement à condamner. Penser faire de cet homme au comportement incertain le premier des Français, le laisser occuper le bureau du Général de Gaulle et lui confier le destin de tout un peuple relève de la haute trahison. Espérer recueillir prébendes et miettes d'un pouvoir fait-il à ce point oublier responsabilités et respect de son prochain. Non, décidément, « milieux bien informés », que vous soyez de ceux qui « manipulent » l'information ou de ces élus pour qui le bien commun passe par la case tiroir-caisse vous n'êtes pas dignes que l'on s'intéresse à vos écrits ou propos. Les Français s'en souviendront en mai prochain. Vous êtes des voyous.

Louis de Charzais.

\*\*

### CES BANQUIERS QUI JOUENT AU CASINO

Savez-vous qui a les meilleures chances de succéder à Jean-Claude Trichet, président de la BCE (Banque Centrale européenne) : Mario Draghi. Ce monsieur était à la tête de *Goldman Sachs Europe* lorsque cette banque a aidé la Grèce à « présenter » ses comptes pour son admission au sein de l'€uro... Les grecs qui se serrent la ceinture d'un cran à intervalles réguliers apprécieront... Espérons que ce monsieur sera mieux inspiré s'il est nommé président de la BCE. Mais il pourra demander conseil à ses anciens collègues de New York. Comme le relève LEAP [http://www.leap2020.eu/Francais\\_r26.html](http://www.leap2020.eu/Francais_r26.html), il se pourrait d'ailleurs que la justice demande des comptes aux dirigeants de *Goldman Sachs*. Une mise en examen du président de la BCE ne serait pas du plus bel effet. Promenez-vous un moment sur le site <http://www.les-crisis.fr/> et vous constaterez que la situation est bien plus préoccupante que celle décrite dans les grands médias. Bref, ces banquiers qui jouent au casino de la spéculation avec l'argent des dépôts de leurs clients me donnent envie de vomir. En cas de faillite, ils ne sautent plus par la fenêtre : Ils se font renflouer par les contribuables qui sont aussi leurs clients (qui n'a pas un compte bancaire ?). Je ne veux pas d'une personne comme monsieur Draghi à la tête de la BCE.

Daniel Trouillot.

\*\*

### CONDITIONNEMENT

Durant une semaine il a été pratiquement impossible d'écouter une radio (à l'exception de *Radio-France Internationale*) ou de regarder les infos à la télévision sans que la quasi totalité du temps d'antenne imparti à ce genre d'émission soit consacré au président du Fmi. Incroyable. La Terre s'est arrêtée de tourner. Plus de guerre en Libye, plus de répression en Syrie et au Yémen, plus de matraquages à Bahreïn, plus de problème en Côte-d'Ivoire, plus de fuite au Japon, plus d'Al Quaida, plus de terrorisme, plus d'Europe, plus d'autres événements sur la planète... même plus de Sarkozy ! Vu de Paris l'axe du monde passait par la cellule d'une sordide prison newyorkaise ! Du grand art vous dis-je. Parler des heures et des heures pour ne rien dire, la palme revenant à *BFM tv*, relève du tour de force ou... de la technique du conditionnement et de l'endoctrinement. Parler d'un « grand Socialiste » en utilisant des méthodes dignes de pays totalitaires, il n'y a plus que les Chinois et les Coréens pour approuver !

Cicéro.

\*\*

### EMPOISONNEMENT ALIMENTAIRE

Où est-il ce député qui aura le courage d'affronter les groupes de pression de la grande distribution et du commerce mondial en initiant un projet de loi proposant que sur chaque chose achetée soit inscrit lisiblement (pour tous les âges) et clairement (pas de signe ésotérique ou une quelconque codification), sur l'emballage extérieur (les code à barres ne devant servir qu'à la lecture optique du prix) :

- **Le(s) lieu(x) d'origine du(des) produit(s) composant(s) l'article.**
- **Le(s) lieu(x) de fabrication, de préparation et/ou d'élaboration.**
- **Le(s) lieu(x) de conditionnement.**
- **Le(s) lieu(x) d'expédition.**

L'acheteur, souvent électeur, citoyen responsable et acteur économique ne pourra plus se réfugier derrière des « *je ne savais pas* », « *je n'y comprends rien* », « *les codes à barres ça veut rien dire* » et contribuera, peu ou prou, en toute connaissance de cause, à la disparition ou à la pérennisation de nos secteurs primaire et secondaire.

Georges Aimé.

# ÉLOGE DE LA LECTURE ET DE LA FICTION

par Vargas LLOSA

conférence Nobel, le 7 décembre 2010,  
traduit de l'espagnol par Albert BENSOUSSAN

J'AI appris à lire à l'âge de cinq ans, dans la classe du frère Justiniano, au collège de La Salle à Cochabamba (Bolivie). C'est ce qui m'est arrivé de plus important dans la vie. Presque soixante-dix ans après je me rappelle nettement comment cette magie, celle de traduire en images les mots des livres, a enrichi mon existence, brisant les barrières de l'espace et du temps en me permettant de parcourir avec le capitaine Nemo dans son sous-marin vingt mille lieues sous les mers, de lutter aux côtés de d'Artagnan, d'Athos, de Porthos et d'Aramis contre les intrigues qui menaçaient la reine au temps du retors Richelieu, ou de me traîner dans les entrailles de Paris, devenu Jean Valjean, portant sur son dos le corps inerte de Marius.

La lecture transformait le rêve en vie et la vie en songe, en mettant à la portée du petit bonhomme que j'étais l'univers de la littérature. Ma mère me raconta que les premières choses que j'écrivais étaient les suites des histoires que je lisais, parce que j'étais triste qu'elles finissent, ou que je voulais en corriger la fin. Et c'est peut-être cela que j'ai fait toute ma vie sans le savoir : prolonger dans le temps, alors que je grandissais, mûrissais et vieillissais, les histoires qui avaient rempli mon enfance d'exaltation et d'aventures.

J'aimerais que ma mère fût ici, elle qui était toujours émue et pleurait en lisant les poèmes d'Amado Nervo et de Pablo Neruda ; et aussi mon grand-père Pedro, long nez et calvitie luisante, qui célébrait mes vers, et l'oncle Lucho qui m'encouragea tellement à m'investir corps et âme dans l'écriture, bien que la littérature, à cette époque et en ce lieu, eût si mal nourri ses adorateurs. Ma vie durant j'ai eu de ces gens à mes côtés qui m'aimaient et m'encourageaient, et me communiquaient leur foi quand je doutais. Grâce à eux, et sans doute, aussi, à mon obstination et un peu de chance, j'ai pu consacrer une bonne part de mon temps à cette passion, ce vice et cette merveille : écrire, créer une vie parallèle où nous réfugier contre l'adversité, et qui rend naturel l'extraordinaire, extraordinaire le naturel, dissipe le chaos, embellit la laideur, éternise l'instant et fait de la mort un spectacle passager.

Rien n'était moins facile que d'écrire des histoires. En devenant mots, les projets se flétrissaient sur le papier, idées et images fléchissaient. Comment les ranimer ? Par bonheur, les maîtres étaient là pour qu'on apprenne d'eux et qu'on suive leur exemple. Flaubert m'a enseigné que le talent est une discipline tenace et une longue patience. Faulkner, que la forme – écriture et structure – est ce qui grandit ou appauvrit les sujets. Martorell, Cervantès, Dickens, Balzac, Tolstoï, Conrad, Thomas Mann, que le nombre et l'ambition sont aussi importants dans un roman que l'habileté stylistique et la stratégie narrative. Sartre, que les mots sont des actes et qu'un roman, une pièce de théâtre, un essai, engagés dans l'actualité et le meilleur choix,

peuvent changer le cours de l'histoire. Camus et Orwell, qu'une littérature dépourvue de morale est inhumaine, et Malraux, que l'héroïsme et la poésie épique avaient leur place dans l'actualité autant qu'à l'époque des Argonautes, *l'Illiade et l'Odyssée*.

Si je convoquais en ce discours tous les écrivains à qui je dois un peu ou beaucoup, leurs ombres nous plongeraient dans l'obscurité. Ils sont innombrables. Non seulement ils m'ont révélé les secrets du métier d'écrire, mais ils m'ont fait explorer les abîmes de l'humain, admirer ses prouesses et m'horriifier de ses égarements. Ils furent les amis les plus serviables, les animateurs de ma vocation, et j'ai découvert dans leurs livres que, même dans les pires circonstances, il reste de l'espoir et qu'il vaut la peine de vivre, ne serait-ce que parce que sans la vie nous ne pourrions lire ni imaginer des histoires.

Je me suis demandé parfois si dans des pays comme le mien, qui compte si peu de lecteurs et tant de pauvres, d'analphabètes et d'injustices, et où la culture reste le privilège d'un tout petit nombre, écrire n'était pas un luxe solipsiste. Mais ces doutes n'ont jamais étouffé ma vocation, car j'ai toujours continué à écrire, même dans ces périodes où les travaux alimentaires absorbaient presque tout mon temps. Je crois avoir agi sagement car, si pour que la littérature fleurisse dans une société il avait fallu d'abord accéder à la haute culture, à la liberté, à la prospérité et la justice, elle n'aurait jamais existé. Au contraire, grâce à la littérature, aux consciences qu'elle a formées, aux désirs et élans qu'elle a inspirés, au désenchantement de la réalité au retour d'une belle histoire, la civilisation est maintenant moins cruelle que lorsque les conteurs ont entrepris d'humaniser la vie avec leurs fables. Nous serions pires que ce que nous sommes sans les bons livres que nous avons lus ; nous serions plus conformistes, moins inquiets, moins insoumis, et l'esprit critique, moteur du progrès, n'existerait même pas. Tout comme écrire, lire c'est protester contre les insuffisances de la vie. Celui qui cherche dans la fiction ce qu'il n'a pas exprimé, sans nul besoin de le dire ni même de le savoir, que la vie telle qu'elle est ne suffit pas à combler notre soif d'absolu, fondement de la condition humaine, et qu'elle devrait être meilleure. Nous inventons les fictions pour pouvoir vivre de quelque manière les multiples vies que nous voudrions avoir quand nous ne disposons à peine que d'une seule.

Sans les fictions nous serions moins conscients de l'importance de la liberté qui rend vivable la vie, et de l'enfer qu'elle devient quand cette liberté est foulée aux pieds par un tyran, une idéologie ou une religion. Que ceux qui doutent que la littérature, qui nous plonge dans le rêve de la beauté et du bonheur, nous alerte, de surcroît, contre toute forme d'oppression, se demandent pourquoi tous les régimes soucieux de contrôler la conduite des citoyens depuis le berceau jusqu'au tombeau,

**ÉLOGE DE LA LECTURE ET DE LA FICTION... (SUITE)**

la redoutent au point d'établir des systèmes de censure pour la réprimer et surveillent avec tant de suspicion les écrivains indépendants. Ces régimes savent bien, en effet, le risque pris à laisser l'imagination discourir dans les livres, et combien séditeuses deviennent les fictions quand le lecteur compare la liberté qui les rend possibles et s'y étale, avec l'obscurantisme et la peur qui le guettent dans le monde réel. Qu'ils le veuillent ou non, qu'ils le sachent ou pas, les fabulateurs, en inventant des histoires, propagent l'insatisfaction, en montrant que le monde est mal fait, que la vie de l'imaginaire est plus riche que la routine quotidienne. Ce constat, s'il s'ancre dans la sensibilité et la conscience, rend les citoyens plus difficiles à manipuler, à accepter les mensonges de ceux qui voudraient leur faire croire qu'entre les barreaux, au milieu d'inquisiteurs et de geôliers, ils vivent mieux et plus en sécurité.

La bonne littérature tend des ponts entre gens différents et, en nous faisant jouir, souffrir ou nous surprendre, elle nous unit par-delà les langues, les croyances, les us et coutumes ou les préjugés qui nous séparent. Quand la grande baleine blanche ensevelit Achab dans la mer, le cœur des lecteurs se serre pareillement à Tokyo, Lima ou Tombouctou. Lorsqu'Emma Bovary avale son arsenic, qu'Anna Karénine se jette sous un train et Julien Sorel monte à l'échafaud, et quand, dans *Le Sud*, de Borges, le gentil docteur Juan Dahlmann sort de ce café de la pampa pour affronter au couteau un tueur, ou quand nous réalisons que tous les habitants de Comala, ce village de *Pedro Páramo*, sont morts, le frisson qui nous parcourt est le même chez un lecteur qui adore Bouddha, Confucius, le Christ, Allah ou est agnostique, qu'il porte veston et cravate, djellaba, kimono ou bombachas. La littérature crée une fraternité à l'intérieur de la diversité humaine et éclipse les frontières érigées entre hommes et femmes par l'ignorance, les idéologies, les religions, les langues et la stupidité.

Comme toutes les époques ont connu leurs peurs, la nôtre est celle des fanatiques, celle des terroristes suicidaires, une espèce ancienne convaincue qu'en tuant on gagne le paradis, que le sang des innocents lave les affronts collectifs, corrige les injustices et impose la vérité sur les fausses croyances. D'innombrables victimes sont immolées chaque jour en divers lieux du monde par ceux qui se sentent détenteurs de vérités absolues. L'on croyait qu'avec l'effondrement des empires totalitaires, la coexistence, la paix, le pluralisme, les droits de l'homme s'imposeraient et que le monde laisserait loin derrière lui les holocaustes, les génocides, les invasions et les guerres d'extermination. Rien de cela ne s'est produit. On voit proliférer de nouvelles formes de barbarie, attisées par le fanatisme et, avec la multiplication d'armes de destruction massive, on ne peut exclure que n'importe quel groupuscule de rédempteurs fous provoque un jour un cataclysme nucléaire. Il faut leur couper la route, les affronter et les défaire. Ils ne sont pas nombreux, bien que le fracas de leurs crimes résonne dans toute la planète et que l'on soit saisis d'horreur par ce cauchemar. Nous ne devons pas nous laisser intimider par ceux qui voudraient nous ravir la liberté que nous avons conquise dans le long et héroïque processus de civilisation. Défendons la démocratie libérale qui, malgré toutes ses insuffisances, signifie encore le pluralisme

politique, la coexistence, la tolérance, les droits de l'homme, le respect de la critique, la légalité, les élections libres, l'alternance au pouvoir, tout ce qui nous a tirés de la vie sauvage et nous a rapprochés – sans que nous n'arrivions jamais à l'atteindre – de la vie belle et parfaite simulée par la littérature, celle que nous ne pouvons mériter qu'en l'inventant, en l'écrivant et en la lisant. En affrontant les fanatiques assassins nous défendons notre droit à rêver et à faire de nos rêves la réalité.

Dans ma jeunesse, comme maints écrivains de ma génération, j'ai été marxiste et j'ai cru que le socialisme allait être le remède à l'exploitation et aux injustices sociales qui accablaient mon pays, l'Amérique latine et le reste du tiers-monde. Revenu de l'étatisme et du collectivisme, mon passage au démocrate et au libéral que je suis – que je tente d'être – a été long, difficile, et réalisé lentement, à la faveur d'événements tels que l'alignement de la Révolution cubaine, si enthousiasmante au début, sur le modèle autoritaire et vertical de l'Union Soviétique, le témoignage des dissidents qui parvenaient à s'évader des barbelés du Goulag, l'invasion de la Tchécoslovaquie par les pays du Pacte de Varsovie, et grâce à des penseurs tels que Raymond Aron, Jean-François Revel, Isaiah Berlin et Karl Popper, à qui je dois ma revalorisation de la culture démocratique et des sociétés ouvertes. Ces maîtres furent un exemple de lucidité et de hardiesse quand l'intelligentsia de l'Occident semblait, par frivolité ou opportunisme, avoir succombé au charme du socialisme soviétique ou, pire encore, au sabbat sanguinaire de la révolution culturelle chinoise.

Enfant je rêvais d'aller un jour à Paris parce que, ébloui par la littérature française, je croyais que vivre là et respirer l'air qu'avaient respiré Balzac, Stendhal, Baudelaire et Proust, allait m'aider à devenir un véritable écrivain, et qu'en ne sortant pas du Pérou je ne serais qu'un pseudo écrivain du dimanche et jour férié. Et il est bien vrai que je dois à la France et à la culture française des enseignements inoubliables, comme de dire que la littérature est autant une vocation qu'une discipline, un travail et une obstination. J'ai vécu là quand Sartre et Camus étaient vivants et écrivaient, dans les années de Beckett, Bataille, Ionesco et Cioran, de la découverte du théâtre de Brecht et du cinéma d'Ingmar Bergman, du TNP de Jean Vilar et de l'Odéon de Jean-Louis Barrault, de la Nouvelle Vague et du Nouveau Roman, et de ces discours, morceaux de bravoure littéraires, d'André Malraux, ainsi que, peut-être, du spectacle le plus théâtral de l'Europe d'alors, les conférences de presse et les coups de tonnerre olympiens du général de Gaulle. Mais ce dont je suis peut-être le plus reconnaissant à la France, c'est de m'avoir fait découvrir l'Amérique latine. C'est là que j'ai appris que le Pérou faisait partie d'une vaste communauté unie par l'histoire, la géographie, la problématique sociale et politique, par une certaine façon d'être et la langue savoureuse qu'elle parlait et dans laquelle elle écrivait. Et qu'elle produisait, en ces mêmes années, une littérature innovante et exaltante. C'est là que j'ai lu Borges, Octavio Paz, Cortázar, García Márquez, Fuentes, Cabrera Infante, Rulfo, Onetti, Carpentier, Edwards, Donoso et bien d'autres, dont les textes révolutionnaient alors l'écriture narrative en langue espagnole et grâce auxquels

## ÉLOGE DE LA LECTURE ET DE LA FICTION... (SUITE)

l'Europe et une bonne partie du monde découvraient que l'Amérique latine n'était pas seulement le continent des coups d'État, des caudillos d'opérette, des guérilleros barbus et des maracas du mambo ou du cha-cha-cha, mais aussi celui des idées, des formes artistiques et des fantaisies littéraires qui dépassaient le pittoresque pour parler un langage universel.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, non sans trébuchements et faux-pas, l'Amérique latine a progressé, mais, comme le disait César Vallejo dans ce vers : *Il y a, frères, énormément à faire*. Nous souffrons de moins de dictatures que naguère, sauf à Cuba et au Venezuela, prêt à l'aider, ainsi que dans de pseudo-démocraties populistes et grotesques, comme celles de Bolivie et du Nicaragua. Mais dans le reste du continent, tant bien que mal, la démocratie fonctionne, appuyée par un vaste consensus populaire, et pour la première fois dans notre histoire, nous avons une gauche et une droite qui, comme au Brésil, au Chili, en Uruguay, au Pérou, en Colombie, en République Dominicaine, au Mexique et dans presque toute l'Amérique centrale, respectent la légalité, la liberté de critiquer, les élections et l'alternance au pouvoir. C'est là le bon chemin et, si elle persévère, si elle combat l'insidieuse corruption et poursuit son intégration au monde, l'Amérique latine cessera enfin d'être le continent du futur pour devenir celui du présent.

Je ne me suis jamais senti un étranger en Europe ni, à vrai dire, nulle part ailleurs. Dans les endroits où j'ai vécu, à Paris, Londres, Barcelone et Madrid, Berlin, Washington et New York, au Brésil ou en République Dominicaine, je me suis senti chez moi. J'ai toujours trouvé un gîte où je pouvais vivre en paix et travailler, apprendre des choses, nourrir des illusions, rencontrer des amis, faire de bonnes lectures et trouver des sujets d'écriture. Il ne me semble pas qu'être devenu, sans me le proposer, un citoyen du monde, ait affaibli ce qu'on appelle « les racines », mes liens avec mon propre pays – ce qui n'aurait pas non plus grande importance –, car s'il en avait été ainsi, les expériences péruviennes ne continueraient pas à alimenter mon écriture et n'apparaîtraient pas toujours dans mes histoires, même quand celles-ci semblent se passer très loin du Pérou. Je crois que de vivre tant de temps hors du pays où je suis né a plutôt renforcé ces liens, en leur adjoignant une perspective plus lucide, et la nostalgie, qui sait faire la différence entre le contingent et le substantiel et maintient dans tout leur éclat les souvenirs. L'amour de son pays natal n'est pas une obligation, mais, à l'instar de tout autre amour, c'est un mouvement spontané du cœur, comme celui qui unit les amants, les parents et leurs enfants, et les amis entre eux.

Le Pérou, je le porte dans mes entrailles parce que j'y suis né, que j'y ai grandi et m'y suis formé, et que j'ai vécu là ces expériences d'enfance et de jeunesse qui ont modelé ma personnalité, forgé ma vocation, et parce que c'est là que j'ai aimé, haï, joui, souffert et rêvé. Ce qui s'y passe m'affecte davantage, me touche et m'exaspère plus que ce qui se produit ailleurs. Je ne l'ai pas cherché ni ne me le suis imposé, il en est simplement ainsi. Certains compatriotes m'ont accusé de trahison et j'ai été sur le point de perdre ma citoyenneté

quand, pendant la dernière dictature, j'ai demandé aux gouvernements démocratiques du monde de pénaliser le régime par des sanctions diplomatiques et économiques, comme je l'ai toujours fait avec toutes les dictatures, de quelque nature qu'elles aient été, celle de Pinochet et de Fidel Castro, celle des talibans en Afghanistan, celle des imams d'Iran, celle de l'*apartheid* de l'Afrique du Sud, celle des satrapes en uniforme de la Birmanie (aujourd'hui Myanmar). Et je le referais demain si – ne le veuille le destin et ne le permettent les Péruviens – le Pérou était victime une fois de plus d'un coup d'État qui réduirait à néant notre fragile démocratie. Ce n'était certes pas sous l'effet précipité et passionnel du ressentiment, comme l'ont écrit quelques gratte-papier habitués à juger les autres à partir de leur propre petitesse. Ce fut un acte conforme à ma conviction qu'une dictature représente le mal absolu pour un pays, une source de brutalité et de corruption, et de profondes blessures qui tardent longtemps à se refermer, qui empoisonnent son avenir et créent des habitudes et des pratiques malsaines qui se prolongent au long des générations en retardant la reconstruction démocratique. C'est pourquoi les dictatures doivent être combattues sans ménagement, par tous les moyens à notre portée, y compris par des sanctions économiques. Il est déplorable que les gouvernements démocratiques, au lieu de donner l'exemple en se solidarisant avec ceux qui, comme les Dames en Blanc de Cuba, les résistants du Venezuela, ou Aung San Suu Kyi et Liu Xiaobo, affrontent courageusement les dictatures dont ils pâtissent, se montrent souvent bienveillants, non envers eux mais envers leurs bourreaux. Ces personnes courageuses, en combattant pour leur liberté, luttent aussi pour la nôtre.

Un de mes compatriotes, José María Arguedas, a qualifié le Pérou de pays de « tous les sangs ». Je ne crois pas qu'il y ait de meilleure formule pour le définir. C'est ce que nous sommes et avons dans nos veines, tous les Péruviens, que nous le voulions ou pas : une somme de traditions, de races, de croyances et de cultures provenant des quatre points cardinaux. Je suis fier de me sentir héritier des cultures précolombiennes qui fabriquèrent les tissus et les manteaux de plumes de Nazca et de Paracas, et les céramiques mochicas ou incas qui sont exhibées dans les meilleurs musées du monde, des bâtisseurs du Machu Picchu, du Grand Chimú, Chan Chan, Kuelap, Sipán, des huacas de la Sorcière, du Soleil et de la Lune ; fier aussi des Espagnols qui, dans leur bagage, avec leurs épées et leurs chevaux, apportèrent au Pérou la Grèce et Rome, la tradition judéo-chrétienne, la Renaissance, Cervantès, Quevedo et Góngora, ainsi que la rude langue de Castille adoucie par les Andes. Et qu'avec l'Espagne l'Afrique, avec sa robustesse, sa musique et son imagination effervescente, soit venue aussi enrichir l'hétérogénéité péruvienne. Si nous grattons un peu nous découvrons que le Pérou, comme l'Aleph de Borges, est en petit format le monde entier. Quel privilège extraordinaire que celui d'un pays qui n'a pas une identité parce qu'il les a toutes !

La conquête de l'Amérique fut cruelle et violente, comme toutes les conquêtes, certes, et nous devons la critiquer, mais sans oublier, ce faisant, que ceux qui commirent ces saccages et

**ÉLOGE DE LA LECTURE ET DE LA FICTION...(SUITE)**

ces crimes furent, en grand nombre, nos arrière-grands-parents et nos trisaïeux, les Espagnols qui allèrent aux Amériques et s'y métisèrent, non ceux qui restèrent sur leurs terres. Cette critique, pour être juste, doit être une autocritique. Parce qu'en devenant indépendants de l'Espagne, voici deux cents ans, ceux qui assumèrent le pouvoir dans les anciennes colonies, au lieu de racheter l'Indien et de lui rendre justice pour les dommages anciens, ont continué à l'exploiter avec autant de cupidité et de férocité que les conquistadores, voire, dans quelques pays, en le décimant et l'exterminant. Disons-le clairement : depuis deux siècles, l'émancipation des indigènes est de notre responsabilité exclusive et nous l'avons manquée. Elle demeure toujours en suspens dans toute l'Amérique latine. Il n'y a pas une seule exception à cet opprobre et à cette honte.

J'aime l'Espagne autant que le Pérou et ma dette envers elle est aussi grande que l'est ma gratitude. Sans l'Espagne je ne trouverais pas aujourd'hui à cette tribune, ni ne serais un écrivain connu ; comme tant d'autres collègues infortunés, je serais sans doute dans les limbes des scribouillards malchanceux, sans éditeurs, sans récompenses, sans lecteurs, dont le talent peut-être – triste consolation – serait découvert par la postérité. C'est en Espagne que furent publiés tous mes livres et que j'ai obtenu une reconnaissance excessive ; et que des amis comme Carlos Barral et Carmen Balcells, ainsi que tant d'autres, se sont évertués à trouver des lecteurs à mes histoires. Et l'Espagne m'a accordé une seconde nationalité quand j'allais perdre la mienne. Je n'ai jamais senti la moindre incompatibilité entre être péruvien et avoir un passeport espagnol parce que j'ai toujours pensé que l'Espagne et le Pérou sont l'avert et le revers d'une même chose, et pas seulement dans ma petite personne, mais également dans des réalités essentielles comme l'histoire, la langue et la culture.

De toutes les années que j'ai vécues sur le sol espagnol, je me rappelle dans leur fulgurance les cinq ans passés dans ma chère Barcelone au début des années soixante-dix. La dictature de Franco était toujours debout et fusillait encore, mais c'était déjà un fossile effiloché, et, surtout dans le domaine de la culture, incapable de conserver les contrôles de naguère. Des failles s'ouvraient que la censure ne parvenait pas à colmater et c'est par ces entrebâillements que la société espagnole absorbait de nouvelles idées, des livres, des courants de pensée, des valeurs et des formes artistiques jusque là interdits pour cause de subversion. Aucune ville ne profita autant et mieux que Barcelone de ce début d'ouverture ni ne vécut un bouillonnement semblable dans le domaine des idées et de la création. Elle devint la capitale culturelle de l'Espagne, le lieu où il fallait être pour respirer cet avant-goût de la liberté qui allait venir. Et, d'une certaine façon, elle fut aussi la capitale culturelle de l'Amérique latine par la quantité de peintres, d'écrivains, d'éditeurs et d'artistes en provenance des pays latino-américains qui s'y installèrent, ou allaient et venaient à Barcelone, parce que c'est là qu'il fallait se trouver si l'on voulait être un poète, un romancier, un peintre ou un compositeur de notre temps. Ce furent pour moi des années inoubliables de compagnonnage, d'amitié, de complicité et de fécond travail intellectuel. Tout comme Paris auparavant, Barcelone fut une Tour de Babel, une ville cosmopolite et

universelle, où il était stimulant de vivre et de travailler, et où, pour la première fois depuis l'époque de la guerre civile, des écrivains espagnols et latino-américains se mêlèrent et fraternisèrent, en se reconnaissant maîtres d'une même tradition et alliés dans une entreprise commune ; et la certitude que la fin de la dictature était imminente et que dans l'Espagne démocratique la culture serait le protagoniste principal.

Bien qu'il n'en allât pas exactement ainsi, la transition espagnole de la dictature à la démocratie a été une des meilleures histoires des temps modernes, car elle a montré comment, lorsque la sagesse et la raison prévalent et les adversaires politiques rangent au vestiaire le sectarisme en faveur du bien commun, des faits prodigieux peuvent se produire comme ceux des romans du réalisme magique. La transition espagnole de l'autoritarisme à la liberté, du sous-développement à la prospérité, d'une société de contrastes économiques et d'inégalités tiers-mondistes à un pays de classes moyennes, son intégration à l'Europe et son adoption en quelques années d'une culture démocratique, a fait l'admiration du monde entier et enclenché la modernisation de l'Espagne. Cela a été pour moi une expérience émouvante et enrichissante que de la vivre de très près et, par moments, de l'intérieur. Puissent les nationalismes, fléau incurable du monde moderne et aussi de l'Espagne, ne pas gâcher cette histoire heureuse.

Je déteste toute forme de nationalisme, d'idéologie – ou plutôt de religion – provinciale, aux idées courtes et exclusives, qui rogne l'horizon intellectuel et dissimule en son sein des préjugés ethniques et racistes, car elle transforme en valeur suprême, en privilège moral et ontologique, la circonstance fortuite du lieu de naissance. En même temps que la religion, le nationalisme a été la cause des pires boucheries de l'histoire, comme celle des deux guerres mondiales et de la saignée actuelle au Moyen-Orient. Rien n'a contribué autant que le nationalisme à la balkanisation de l'Amérique latine, ensanglantée par des combats et des litiges insensés, et gaspillant des ressources astronomiques en achat d'armes au lieu de construire écoles, bibliothèques et hôpitaux.

Il ne faut pas confondre le nationalisme avec ses œillères et son refus de « l'autre », toujours source de violence, avec le patriotisme, sentiment sain et généreux, d'amour de la terre où l'on a vu le jour, où ont vécu ses ancêtres et se sont forgés les premiers rêves, paysage familier de géographies, d'êtres chers et d'événements qui deviennent des moments-clés de la mémoire et des boucliers contre la solitude. La patrie ce ne sont ni les drapeaux ni les hymnes, ni les discours apodictiques sur des héros emblématiques, mais une poignée de lieux et de personnes qui peuplent nos souvenirs et les teintent de mélancolie, la sensation chaude que, où que nous soyons, il existe un foyer auquel nous pourrions retourner.

Le Pérou est pour moi cet Arequipa où je suis né mais n'ai jamais vécu, une ville que ma mère, mes grands-parents, mes oncles et tantes m'ont appris à connaître à travers leurs souvenirs et leurs regrets, parce que toute ma tribu familiale, comme font généralement les Aréquipègues, a toujours transporté avec elle la ville Blanche dans son existence nomade. Le Pérou c'est

## ÉLOGE DE LA LECTURE ET DE LA FICTION...(SUITE)

cette Piura du désert, ce caroubier et ce petit âne patient, que les Piurans de ma jeunesse appelaient « le pied de l'autre » – triste et bel appellatif –, ville où j'ai découvert que ce c'était pas les cigognes qui apportaient au monde les bébés, mais les couples en faisant des horreurs qui étaient un péché mortel. Le Pérou c'est ce collège San Miguel et le théâtre Variedades où pour la première fois j'ai vu sur scène une œuvrette écrite par moi. C'est ce coin de Diego Ferré et Colón, dans le Miraflores liménien, que nous appelions le Quartier Joyeux, où j'ai troqué mes culottes courtes contre un pantalon, où j'ai fumé ma première cigarette, où j'ai appris à danser, à tomber amoureux et à faire des déclarations aux filles. C'est la poussiéreuse et brinquebalante salle de rédaction du journal *La Crónica* où, à l'âge de seize ans, j'ai fait mes premiers pas dans le journalisme, un métier qui, avec la littérature, a occupé presque toute ma vie et m'a permis, comme les livres, de vivre davantage, de connaître mieux le monde et de fréquenter des gens de toute part et de toute nature, des gens excellents, bons, méchants et exécrables. C'est le collège militaire Leoncio Prado où j'ai appris que le Pérou n'était pas ce petit réduit de classe moyenne où j'avais vécu jusqu'alors confiné et protégé, mais un grand et vieux pays, violent et inégalitaire, secoué par toutes sortes de tempêtes sociales. Ce sont les cellules clandestines de Cahuide où, avec une poignée de condisciples de l'université San Marcos, nous préparions la révolution mondiale. Et le Pérou, enfin, ce sont mes amis du Mouvement Liberté avec qui, trois années durant, au milieu des bombes, des coupures d'électricité et des attentats terroristes, nous avons œuvré en défense de la démocratie et pour la culture de la liberté.

Le Pérou c'est Patricia, ma cousine, nez retroussé et caractère indomptable, avec qui j'ai eu la chance de me marier voici quarante-cinq ans et qui supporte encore mes manies, mes névroses et ces crises de rage qui m'aident à écrire. Sans elle ma vie aurait été emportée depuis longtemps dans un tourbillon chaotique, sans connaître la naissance d'Álvaro, de Gonzalo et de Morgana, ni des six petits-enfants qui nous prolongent et réjouissent notre existence. C'est elle qui fait tout et fait tout bien. Elle résout les problèmes, gère les finances, met en ordre le chaos, maintient à distance les journalistes et les intrus, défend mon temps, décide des rendez-vous et des déplacements, fait et défait les valises, et elle est si généreuse que, même lorsqu'elle croit me gronder, elle me fait le meilleur des éloges : « Mario, tu ne sers qu'à une chose, à écrire ».

Revenons à la littérature. Le paradis de l'enfance n'est pas pour moi un mythe littéraire, mais une réalité que j'ai vécue et dont j'ai joui dans la grande maison familiale aux trois patios, à Cochabamba, où, avec mes cousines et mes camarades de classe, l'on pouvait mimer les histoires de Tarzan et de Salgari, et à la préfecture de Piura, sous les poutres de laquelle nichaient les chauves-souris, ombres silencieuses qui peuplaient de mystère les nuits étoilées de cette terre chaude. Ces années-là, écrire était un jeu auquel ma famille applaudissait, une grâce pour laquelle on m'acclamait, moi, le petit-fils, le neveu, le fils sans père, parce que mon père était mort et se trouvait au ciel. C'était un monsieur de haute taille et joli garçon, en uniforme de marin, dont la photo

trônait sur ma table de chevet et qu'après avoir fait mes prières j'embrassais avant de m'endormir. Un matin à Piura, dont je crois ne m'être jamais remis, ma mère me révéla que ce monsieur, en vérité, était vivant. Et que ce même jour nous irions vivre avec lui à Lima. J'avais onze ans et, dès lors, tout changea. Je perdus mon innocence et découvris la solitude, l'autorité, la vie adulte et la peur. Mon salut fut de lire, lire les bons livres, me réfugier dans ces mondes où vivre était exaltant, intense, une aventure après l'autre, où je pouvais me sentir libre et être à nouveau heureux. Et d'écrire, en cachette, comme quelqu'un qui se livre à un vice inavouable, à une passion interdite. La littérature cessa d'être un jeu, pour devenir une façon de résister à l'adversité, de protester, de me révolter, d'échapper à l'intolérable : ma raison de vivre. Dès lors et jusqu'à présent, dans toutes les circonstances où je me suis senti abattu ou meurtri et au bord du désespoir, me livrer corps et âme à mon travail de fabulateur a été la lumière qui signale la sortie du tunnel, la planche de salut qui porte le naufragé jusqu'au rivage.

Bien que cela représente beaucoup de travail et me fasse suer à grosses gouttes, et qu'à l'instar de tout écrivain je ressente parfois la menace de la paralysie ou de la sécheresse de l'imagination, rien ne m'a fait autant jouir dans la vie que de passer des mois et des années à bâtir une histoire, depuis sa naissance incertaine, cette image que la mémoire a emmagasinée à partir de quelque expérience vécue et devenue inquiétude, enthousiasme, fantaisie, jusqu'à sa germination en projet et en décision de tenter de transformer ce brouillard peuplé de fantômes en une histoire. « Écrire est une manière de vivre », a dit Flaubert. Oui, assurément, une manière de vivre dans l'illusion et la joie, avec un feu crépitant dans la tête, en luttant contre les mots indociles jusqu'à les maîtriser, en explorant le vaste monde comme un chasseur derrière des proies convoitées pour alimenter la fiction en herbe et apaiser cet appétit vorace de toute histoire qui, en grossissant, voudrait avaler toutes les histoires. Arriver à sentir le vertige auquel nous pousse un roman en gestation, quand il prend forme et semble commencer à vivre pour son propre compte, avec des personnages qui bougent, agissent, pensent, sentent et exigent respect et considération, auxquels on ne peut plus imposer arbitrairement une conduite et qu'on ne peut priver de leur libre-arbitre sans les tuer, sans que l'histoire perde son pouvoir de persuasion, telle est l'expérience qui me fascine tout autant que la première fois, aussi pleine et vertigineuse que lorsqu'on fait l'amour avec la femme aimée des jours, des semaines et des mois, sans s'arrêter.

En parlant de la fiction, je vous ai beaucoup parlé du roman et peu du théâtre, une autre de ses formes éminentes. C'est, bien sûr, une grande injustice. Le théâtre fut mon premier amour, depuis que, dans mon adolescence, je vis représenter au théâtre Segura, de Lima, *La mort d'un commis voyageur*, d'Arthur Miller, spectacle qui me bouleversa d'émotion et me poussa à écrire un drame sur les Incas. Si la Lima des années cinquante avait connu un mouvement théâtral j'aurais été dramaturge plutôt que romancier. Comme il n'y en avait pas, cela m'a orienté de plus en plus vers l'art narratif. Mais mon amour pour le théâtre n'a jamais cessé, il a sommeillé pelotonné à l'ombre des

**ÉLOGE DE LA LECTURE ET DE LA FICTION...(SUITE)**

romans, comme une tentation et une nostalgie, surtout quand je voyais quelque pièce qui me subjuguait. À la fin des années soixante-dix, le souvenir tenace d'une grand-tante centenaire, la Mamaé, qui, au dernier temps de sa vie, rompit avec la réalité environnante pour se réfugier dans les souvenirs et la fiction, me suggéra une histoire. Et je sentis, comme un signe du destin, que c'était là une histoire pour le théâtre, et que c'est seulement sur les planches qu'elle connaîtrait l'animation et la splendeur des fictions réussies. Je l'ai écrite avec le tremblement excité du débutant et j'ai eu un tel plaisir en la voyant mise en scène, avec Norma Aleandro dans le rôle de l'héroïne, que, depuis, entre deux romans, deux essais, j'ai récidivé plusieurs fois. Mais ce que je n'aurais jamais imaginé, c'est qu'à l'âge de soixante-dix ans j'allais monter, à vrai dire, me traîner sur les planches pour jouer. Cette aventure téméraire m'a fait vivre pour la première fois en chair et en os le miracle que cela représente, pour quelqu'un qui a passé sa vie à écrire des fictions, que d'incarner pour quelques heures un personnage issu de son imagination, de vivre la fiction face au public. Je ne pourrais jamais assez remercier mes chers amis, le metteur en scène Joan Ollé et l'actrice Aitana Sánchez Gijón, pour m'avoir poussé à partager avec eux cette fantastique expérience (malgré tout mon trac).

La littérature est une représentation fallacieuse de la vie qui, néanmoins, nous aide à mieux la comprendre, à nous orienter dans le labyrinthe dans lequel nous sommes nés, que nous traversons et où nous mourons. Elle nous dédommage des revers et des frustrations que nous inflige la vie véritable et grâce à elle nous déchiffrons, du moins partiellement, ce hiéroglyphe qu'est souvent l'existence pour la grande majorité des êtres humains, principalement pour nous, qui abritons plus de doutes que de certitudes, et avouons notre perplexité devant des sujets tels que la transcendance, le destin individuel et collectif, l'âme, le sens ou le non-sens de l'histoire, l'en-deçà et l'au-delà de la connaissance rationnelle.

J'ai toujours été fasciné en imaginant cette circonstance incertaine où nos ancêtres, à peine différents encore de l'animal, sitôt né le langage qui leur permettait de communiquer entre eux, ont commencé, dans les cavernes, autour d'un feu de bois, les nuits pleines de menaces – éclairs, tonnerres, grognements de fauves –, à inventer des histoires et à se les raconter. Ce fut là le moment crucial de notre destin, car c'est dans ces cercles d'êtres primitifs suspendus à la voix et à l'imagination du conteur qu'a débuté la civilisation, ce long cheminement qui, peu à peu, allait nous humaniser et nous permettre d'inventer l'individu souverain, en le détachant de la tribu et, avec lui, la science, les arts, le droit et la liberté, à scruter les entrailles de la nature, du corps humain, de l'espace et à voyager dans les étoiles. Ces contes, fables, mythes, légendes, qui résonnèrent pour la première fois comme une musique nouvelle devant des auditoires intimidés par les mystères et les dangers d'un monde où tout était inconnu et dangereux, durent représenter un bain rafraîchissant, un havre pour ces esprits toujours sur le qui-vive, pour qui exister voulait dire à peine manger, s'abriter des éléments, tuer

et forniquer. Dès qu'ils commencèrent à rêver en collectivité, à partager leurs chimères, incités par les conteurs, ils cessèrent d'être ligotés à la noria de la survie, à ce tourbillon d'activités abrutissantes, et leur vie devint songe, jouissance, fantaisie, et un dessein révolutionnaire – celui de rompre ce confinement, changer et améliorer –, un combat pour apaiser ces aspirations et ces ambitions suscitées chez eux par les vies figurées, et la curiosité d'élucider les inconnues qui constellaient leur environnement.

Ce processus jamais interrompu s'est enrichi ensuite avec la naissance de l'écriture, et les histoires non seulement s'écoutaient, mais pouvaient aussi se lire, accédant à la permanence que leur confère la littérature. Aussi faut-il le répéter sans cesse jusqu'à en convaincre les nouvelles générations : la fiction est plus qu'un divertissement, plus qu'un exercice intellectuel qui aiguise la sensibilité et éveille l'esprit critique. C'est une nécessité indispensable pour que la civilisation continue d'exister, en se renouvelant et en conservant en nous le meilleur de l'humain. Pour que nous ne revenions pas à la barbarie de la non-communication et que la vie ne se réduise pas au pragmatisme des spécialistes qui voient les choses en profondeur mais ignorent ce qui les entoure, précède et prolonge. Pour qu'après avoir inventé les machines qui nous servent nous ne devenions pas leurs esclaves et serviteurs. Et parce qu'un monde sans littérature serait un monde sans désirs, sans idéal, sans insolence, un monde d'automates privés de ce qui fait que l'être humain le soit vraiment : la capacité de sortir de soi-même pour devenir un autre et des autres, modelés dans l'argile de nos rêves.

De la caverne au gratte-ciel, de la massue aux armes de destruction massive, de la vie tautologique de la tribu à l'ère de la globalisation, les fictions de la littérature ont multiplié les expériences humaines, en empêchant que, hommes et femmes, nous ne succombions à la léthargie, au repli sur soi, à la résignation. Rien n'a semé autant l'inquiétude, secoué autant l'imagination et les désirs que cette vie de mensonges que nous ajoutons à celle que nous avons grâce à la littérature afin de connaître la grande aventure et la grande passion que la vie véritable ne nous donnera jamais. Les mensonges de la littérature deviennent des vérités à travers nous, ses lecteurs, transformés, contaminés d'aspirations et cela par la faute de la fiction, remettant toujours en question la médiocre réalité. Par ce sortilège, qui nous berce de l'illusion d'avoir ce que nous n'avons pas, d'être ce que nous ne sommes pas et d'accéder à cette existence impossible où, comme des dieux païens, nous nous sentons terrestres et éternels à la fois, la littérature introduit dans nos esprits la non-conformité et la rébellion, qui sont derrière toutes les prouesses ayant contribué à diminuer la violence dans les rapports humains. À diminuer la violence, non à en finir avec elle. Parce que la nôtre sera toujours, heureusement, une histoire inachevée. C'est pourquoi nous devons continuer à rêver, à lire et à écrire, ce qui est la façon la plus efficace que nous ayons trouvée de soulager notre condition périssable, de triompher de l'usure du temps et de rendre possible l'impossible. » ■

# Dîners-débats de l'Académie du Gaullisme

19 h 30 - restaurant *Les Nocés de Jeannette*, 14, rue Favart, 75002 Paris – ☎ 01.42.96.36.89

\*

animé par Luc Beyer de Ryke et Georges Aimé  
et présidé par

**MARDI 13 SEPTEMBRE – 124<sup>e</sup> dîner-débat**



**Philippe Jurgensen et Laurent Pinsolle**



Thème : *L'euro, faut-il en sortir ?*

**Philippe JURGENSEN** : président exécutif de la section française de la Ligue européenne de coopération Economique et président de sa Commission économique et sociale ; membre de la Société d'Économie Politique, professeur d'économie à l'Institut d'études politiques de Paris, ancien membre du Comité monétaire européen (de 1979 à 1985) et du Conseil économique et social français (de 1997 à 1999), ancien administrateur de la BEI (1980 à 1985 et 1989 à 1995), d'Havas, de la CGE, de Matra, du CNES, de Dassault, du Crédit Lyonnais, de Paribas, d'Indosuez, de SIPAREX, et de l'IFRI. **Ouvrages** : avec Daniel Lebègue, *Le Trésor et la politique financière*, Montchrestien, coll. « Domat économie », Paris, 1988 ; *Écu, naissance d'une monnaie*, Jean-Claude Lattès, 1991, ouvrage lauréat du prix de l'Académie des Sciences morales et politiques – fondation Limantour et du prix Turgot, 1992 ; *L'Euro pour tous*, Odile Jacob, Paris, février 1998 ; *Le Guide de l'euro pour tous*, Odile Jacob, Paris, septembre 2001 ; *L'Erreur de l'Occident face à la mondialisation*, Odile Jacob, Paris, mars 2004 ; *L'Économie verte*, Odile Jacob, février 2009.

**Laurent PINSOLLE** : ancien étudiant à l'École Supérieure des Sciences Économiques et Commerciales (ESSEC), ancien consultant chez McKinsey, tient le « blog » *gaulliste libre* depuis début 2007, « blog » régulièrement classé dans le *Top 50* des « blogs » politiques par *Wikio*, « blogueur » associé sur *Marianne 2*, *Causeur* et *Agoravox*, porte-parole et secrétaire national au projet de Debout la République, spécialisé dans les questions économiques.

\*

**MERCREDI 12 OCTOBRE – 125<sup>e</sup> dîner-débat**



**Henri Conze et Jean-Dominique Giuliani**



Thème : *Une défense européenne est-elle souhaitable et est-elle possible ?*

**Henri CONZE** : ancien délégué général pour l'Armement, ingénieur général de classe exceptionnelle, conseiller maître à la Cour des Comptes (hon.), président (depuis 1998) de la société *HCI*, président (depuis 1996) de l'association *GE4 (Global Education for European Engineers and Entrepreneurs)*, administrateur de *BULL S.A.* (depuis 2004), membre du conseil d'administration du *Forum du Futur*. **Ouvrages** : *Plaidoyer pour une ère nouvelle*, DiversGens (Berlin 2009); *des Tranchées à la chute du Mur, témoins en Margeride*, DiversGens (Berlin 2010).

**Jean-Dominique GIULIANI** : diplômé de l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence et ancien auditeur à l'Institut des Hautes Etudes de Défense Nationale En 1979 entre au Service des relations internationales au ministère de l'Agriculture. Deux ans plus tard, rejoint le groupe de l'Union centriste au Sénat en qualité de secrétaire général jusqu'en 1992. Devient alors directeur de cabinet du président du Sénat René Monory jusqu'en 1998. Nommé maître des Requêtes au Conseil d'État en 1995, en démissionne pour poursuivre librement son travail auprès du président du Sénat puis intègre la direction générale du groupe *Taylor Nelson Sofres (TNS Sofres)*. En 2001, fonde sa propre entreprise de *consulting* international : *J-DG. COM International Consultants*. Depuis 2000, préside la *Fondation Robert Schuman*, laboratoire d'idées français qui œuvre pour la promotion de l'Europe et les recherches européennes. **Ouvrages** : *Marchands d'influence, les lobbies en France*, Le Seuil (Paris, 1991) ; *Plaidoyer pour l'élargissement et Atlas des nouveaux membres*, 2 tomes, Notes de la Fondation Robert Schuman (Paris, 2002) ; *Quinze + Dix, le grand élargissement*, Albin Michel (Paris 2003) ; *L'Élargissement de l'Europe*, collection « Que sais-je », PUF (Paris, 2004) ; *Un Européen très pressé*, éd. du moment (mai 2008).



Je souhaite participer au (x) dîner(s)-débats suivants  124<sup>e</sup> (13 sept. 2011), nbre participants : \_\_\_\_\_  125<sup>e</sup> (12 oct. 2011), nbre participants : \_\_\_\_\_  
 je m'inscris par courriel acadgaul1@free.fr sous réserve de confirmation et chèque par voie postale

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

@ : .....

Prix du repas : adhérent 39 € ; non-adhérents 43 € ; moins de vingt-cinq ans 27 €.

Bulletin à retourner à : **ACADÉMIE DU GAULLISME** - B.P. 48 - 94702 Maisons-Alfort  
(accompagné de votre chèque à l'ordre de l'Académie du Gaullisme)

**Les inscriptions envoyées non accompagnées d'un chèque ne seront pas prises en compte.  
AUCUNE POSSIBILITÉ DE DÎNER SANS INSCRIPTION PRÉALABLE.**